

M. BANNIARD

Equipe Augustin (F. DOLBEAU)

EPHE-IV

Traduction provisoire du sermon Mayence 63 (Edition dans la REAug)

1. Non, rien n'est plus doux que la passion des frères, mais rien n'est plus dangereux que la dissension des peuples. Certes, d'après le son de la langue de notre bouche, chair et charité ont l'air de mots voisins : ils le sont bien, d'après le son de la langue. Y-a-t-il des paroles qui sonnent de manière autant voisine que chair et charité ? Pourtant, leur distance réciproque est immense, particulièrement en ces temps-ci. Combien ces deux termes-ci au son semblable sont distants l'un de l'autre, est évident pour vous, puisqu'en vérité, là où il y a la charité, le coeur se dilate, la chair se rétracte. Mais puisqu'en outre notre charité elle-même est éprouvée dans la chair, et que les étendues infinies de la divinité ne vous ont pas encore accueillis, dans toute la mesure où les liens de l'infirmité vous enserrent encore, considérez cependant, très chers frères, quelle ample étendue offrent les édifices où vous êtes ! ... Vous pensez que ceux qui sont placés loin ont plus de mal à entendre ? C'est votre tranquillité qui ouvre la route à notre voix... Et voilà !... Une fois tranquille, combien on entend vite même ce qui est dit d'une voix pas si forte que cela ! Aidez-vous donc vous mêmes et, comme c'est écrit, «portez vos fardeaux réciproquement», pour que vous saisissiez ensemble ce qui

est donné à tous.

2. Nous voyons, au terme d'un manque interminablement long, votre charité dans sa présence corporelle : par l'esprit, jamais nous ne nous sommes éloigné de vous, ni vous de nous. Au moment du «Haut le coeur», vous habitez avec nous là où nul ne s'afflige. Malgré tout, nous vous demandons pardon, frères si par hasard nous donnons à quelques-uns d'entre vous l'impression d'être arrivé plus tard que nous ne le voudrions, nous comme vous. Ce sont de grandes obligations qui nous ont retenu pendant l'été, et ces obligations ne vous ont en aucun cas échappé. Car nous avons été aussi aidé par vos prières à ce que ce qui avait été obligation devînt plaisir. L'enfantement a duré longtemps dans la cité d'Hippone où je suis au service de mes fils, vos frères ; à la longue, nous avons vu sortir l'unité... Oui, oui, aidez-nous de vos vœux et de vos prières afin que «le Seigneur confirme ce qu'il a accompli pour nous». En ce moment, bien que notre action se poursuive là-bas, dans la région d'Hippone aussi ont commencé à se rallier les masses qui ont d'autant plus de mal à assumer l'unité que la difficulté à comprendre est plus grande pour des illettrés. En ce moment par conséquent, nous avons été non pas amené, mais arraché par le manque de vous, si bien que nous retournerons auprès d'eux, quand nous leur aurons de nouveau manqué. Acceptez en conséquence ma demande de pardon pour mon retard. C'est en effet en cette période que mon frère et collègue Maximinus s'est rallié à la foi catholique. A ce moment, il n'aurait été en aucun cas ni possible, ni convenable

que soit abandonné par moi à sa solitude son noviciat dans la foi catholique, grâce auquel il a raclé le dur règne du passé ; et il n'aurait pas fallu que lui-même se retitât d'Hippone sans délai. Lorsque donc le Seigneur l'a jugé opportun, il a permis que nous venions tous deux. Je pense donc que vous n'avez pas de mal à me pardonner mon retard, puisque j'ai fini par venir en compagnie de celui à cause de qui j'ai commencé par ne pas venir.

3. Eh bien, voilà, mes très chers frères, acceptez la situation ! Nous avons entendu parler sans être là de votre effervescence, vous avez entendu parler sans être là de notre effervescence. Vous aimez l'unité, vous chérissez la paix, vous protégez la paix, vous mourrez de faim de paix. Nous approuvons et nous nous réjouissons de la guérison de votre palais avec lequel vous goûtez «combien le Seigneur est doux». Le bon pain, en effet, est bon, pour l'homme sain. Mais le malade a beau pouvoir faire l'éloge du bon pain à sa vue, il ne peut en manger quand on le lui offre. De fait, qui est notre pain, si ce n'est celui qui a dit : «Je suis le pain de la vie, moi qui suis descendu du ciel» ? Y-a-t-il une seule chance qu'il soit le pain sans être la paix ? Tenons pour établi qu'il est aussi la paix. Car nous avons établi qu'il est le pain grâce à son éclatant témoignage : «Je suis le pain de vie, moi qui suis descendu du ciel». Que l'apôtre aussi dise : «Lui, en effet, est notre paix». Celui donc qui dit : «C'est moi qui suis le pain de vie, moi qui suis descendu du ciel», est désigné comme celui dont il est dit : «Lui est notre paix». Dans le pain donc, c'est la paix

que nous avons : pour peu que nous soyons sains, mangeons-en.

4. Vous venez d'entendre le pain lui-même parler dans l'Évangile. Les disciples recherchaient la première place, la dominante, et il y avait une rivalité de clarté entre les fils de la charité. Ils cherchaient «qui était le plus grand parmi eux». Le lieu le plus élevé était recherché par l'infirmité, lui que certes occupe la charité. Ils ne savaient pas encore par où ils iraient alors qu'ils comprenaient où ils allaient. C'est par l'humilité qu'on parvient à l'élévation. Cette voie, c'est le Christ. Lui est le pain, lui la paix, lui la voie. Demande-lui où tu veux aller, il répondra : «A moi». Demande par où tu veux aller, il répond : «Par moi». Et il est resté, but où aller ; et il est venu, voie par où aller. Alors, très chers frères, fils de la paix, fils de la lumière, fils de la charité, semences de la foi catholique, soyons, si nous sommes forts, au service des faibles ; si nous sommes sains, au service des malades. Notre Seigneur l'a fait. Porte ton attention sur le fait que notre Seigneur sert ; le serviteur que le maître sert, est malade. Allons ! Louons notre pain de toutes les forces dont nous sommes capables. «Allons ! Qu'il est bon et qu'il est heureux que des frères habitent unis». Justes, délectez-vous dans le Seigneur !

5. «C'est» franchement «un bien que des frères habitent unis». Tous accordent que c'est «un bien», tous ne comprennent pas que c'est «une joie». Demande à n'importe qui, même s'il est encore

Erreur ! Argument de commutateur

hérétique, ou bien même si, tout en montrant déjà son front, il cache son esprit, demande, interroge un dégoûté, un qui rechigne, un qui repousse la main de celui qui le sert et qui veut alimenter ce malade ; malgré tout, tiens, demande-lui : «L'unité est-elle un bien ? ». S'il le peut, qu'il dise : «C'est un mal». Je ne l'épargne franchement pas, je l'interroge : «L'unité est-elle un bien ? ». Il répondra : «Oui». Qu'il le veuille ou non, il répondra ceci : «L'unité est un bien». Ou bien te tais-tu ? Même si tu te tais, tu te tais de toutes façons parce que tu ne peux pas dire : «Non». Dire oui est empêché par l'iniquité, mais dire non n'est pas permis par la vérité. Pourtant, je m'obstine à arracher un son, je ne cesserai pas, je ne reculerai pas, tu ne te débarrasseras pas de moi sans dire quelque chose... J'ai enfin trouvé une bonne fois le chemin de tes oreilles ; si je ne te tiens pas dans un mouvement d'affection de ta part, je te tiens au moins dans la crainte. Dis, réponds-moi. Ma demande est facile, ma question brève : «L'unité est-elle un bien ? ». Que peut-il faire ? En aucun cas, il ne va dire : «Non». Alors, pour au moins se débarrasser de moi, il va dire : «Oui». Et moi, je lui réponds : «Ce que tu loues, si c'est une propriété réelle, possède-la avec moi ; si c'est un vêtement, habille-t-en avec moi ; si c'est du pain, mange-s-en avec moi. «Oui, c'est un bien, dit-il ; je ne dis pas non, mais puisque je suis contraint à l'unité, je n'en veux pas». Donc, c'est un bien, mais puisque tu es contraint au bien, tu ne veux pas de ce bien : comme si réellement moi je pouvais être agressif par ma contrainte, si toi tu étais avide dans ta demande. Si c'est un bien et que tu n'en

Erreur ! Argument de commutateur

veux pas, c'est pour cela que je te contrains. En fait, ce que tu avoues être un bien, ce n'est pas la vérité qui te le fait refuser, mais ton infirmité. Je suis au service d'un infirme : tu es le malade, je suis ton infirmier. J'offre de la nourriture, accepte l'aliment que tu loues. A moins peut-être qu'à la manière dont les malades repoussent d'ordinaire les aliments placés auprès d'eux, tu n'aïlles calomnier le plat sous le prétexte qu'il est mal cuit ? Tu ne pourras rien dire de tel des aliments que j'offre. C'est le Christ qui est le pain, le Christ qui est la paix. Cet aliment a été moulé dans le ventre de la virginité, cuit par le feu de la Passion. Prends-en, frère ; reçois-le, frère, reçois quelque chose qui t'empêchera de mourir... Certes, toi, tu loues l'unité. C'est ton infirmité qui est contre moi, non ton jugement. J'offre l'aliment qui non seulement raffermira le malade, mais encore le rassasiera. Je suis agressif en l'apportant, mais impie si je le retire. «Eh bien, dit-il, je l'accepte».

6. Quels malades supportons-nous, frères ? «Eh bien, dit-il, j'accepte». Quelques-uns se sont présentés en cédant à l'agression de ceux qui s'occupent d'eux, à une sollicitude, certes mal venue, mais malgré tout propre à des parents qui déploient une affection maternelle. Que dis-je propre à des parents, frères ? Je ne désigne ni moi ni aucun être humain. Nos parents, ceux qui nourrissent les bien portants, qui revigorent les malades, c'est Dieu notre Père et l'Eglise notre mère. C'est pourquoi cette mère pieuse, qui met au monde les enfants conçus en son sein, et qui souffre les affres

Erreur ! Argument de commutateur

de leurs naissances périlleuses, n'a pas méprisé la maladie des siens ; même agressive, même importune, elle s'est approchée des gisants ; elle a fait ingérer les aliments à des malades récalcitrants. Ils la haïssent, elle qui est en train de les revigorer ; ils craignent encore plus de faire l'épreuve de ses pleurs. Elle revigore le malade, elle le pleure mort. Qu'elle soit agressive à son égard...